

Petite suite trans-canadienne

Jean-Guy Pilon

Volume 10, numéro 3 (57), mai-juin 1968

Les écrivains et l'enseignement de la littérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60374ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pilon, J.-G. (1968). Petite suite trans-canadienne. *Liberté*, 10(3), 188–192.

notes de voyage

petite suite trans-canadienne

— I —

La nuit descend sur cette immensité à laquelle je parviens mal à attribuer un nom, à donner une identité. Il s'agit bien d'une forêt, mais avec des clairières, parfois l'espoir de quelques êtres humains, où encore le désir de voir apparaître une maison où il y aurait du feu, de la soupe bien chaude et des enfants qui sont libres parce qu'ils désobéissent et refusent d'aller au lit. Mais ce ne sont que conifères et bouleaux, souvent des lacs et des rivières qui parviennent à donner à cette terre une certaine forme humaine. Des eaux calmes sous un ciel gris. Des eaux dormantes, et esseulées qui arrondissent le paysage, l'amplifient ou le modifient. Malgré tout.

C'était hier soir le départ de Montréal, dans la lumière et la joie de vivre de cette belle ville.

Note de l'auteur: On voudra bien ne voir dans ces notes que des impressions rapides et superficielles, des réflexions d'un voyageur qui regarde et observe le paysage et les hommes mais qui, traversant un continent, se trouve à l'étranger. Mais c'est le droit d'un voyageur, pourvu qu'il soit conscient de la limite de ses propos, de parler d'un paysage.

Avertissement: ne pas sauter à des conclusions trop hâtives.

Le train s'avance, grugeant minutieusement l'espace. Toute la journée du nord de l'Ontario à n'en plus finir: bouleaux rabougris, conifères desséchés, lacs magnifiques, rivières à la mesure humaine dans un espace démesuré et sauvage, et parfois, au centre des lacs ou des rivières, des îles de rêve que n'habite pas encore l'homme.

Comme dans le nord du Québec: des espaces inhabités. Sapins, bouleaux, épinettes. Des lacs.

Parfois quelques maisons groupées autour d'une gare. On ne doit pas y aimer beaucoup.

Comme à Capreol, perdu dans la toundra. Près de la gare, sur un grand panneau publicitaire, le lacis des routes et des rivières de la région, et en bonne place, cette devise: «*We like Capreol*». J'ose croire que les hommes qui ont imaginé et érigé ce panneau, qui ont trouvé ce slogan, sont heureux. Je le leur souhaite de tout coeur en regardant par la fenêtre ce petit village désolé sur lequel tombe une pluie fine. Il faut bien dire aussi que les petites gares et les cours de triage sont toujours lieux de désolation.

Une journée entière de bouleaux et d'épinettes et encore la nuit qui sera de bouleaux, de sapins et d'épinettes. Je pense au palmier de la via Quattro Fontane, près de la fenêtre. Bouleaux et épinettes, et vers l'Ouest. Et vers quoi, dans cet apaisement confortable d'une chambre de train, rigoureusement fonctionnelle? Et la douce rue Montalembert... et tout là-haut, à Naples, et aux fruits de mer de Sorrento et à la grande nuit de Grenade...

C'est la première fois que je traverse ce «pays» en train. Pour l'instant, c'est ainsi que je l'avais imaginé. La nuit est opaque, il n'y a aucun appel de lumière. L'Ontario se déploiera jusqu'au matin.

— II —

Au petit matin, de mon lit, je regarde ce paysage incertain recouvert d'un brouillard épais qui colle à la terre et aux arbres. Une misère.

Mais bientôt, tout se transforme. Nous arrivons au Manitoba. La végétation est plus diversifiée. On voit des routes, au loin, où passent des voitures. Des hommes et des femmes s'affairent dans un potager. Les champs sont ensemencés: la récolte sera bonne.

En début de journée, après trente six heures de train, c'est le milieu du pays: Winnipeg.

Une ville-gare où, avec des bonheurs divers, près de 400,000 habitants s'affairent à transmettre à l'Ouest ce qui vient de l'Est et vice-versa. Une ville jetée là, au confluent de trois rivières, avec par-dessus elle le Nord et les nombreux Indiens, ceux-là mêmes que les Blancs ont forcé à devenir des demi-hommes. Un chauffeur de taxi disait à leur sujet: «Ils ne se contentent pas de descendre à Winnipeg et de faire des frasques, *they ask for their rights.*»

Une ville jetée au hasard, où la pensée et la joie de vivre n'occupent pas les meilleures loges. Chaque jour, il y descend des dizaines d'immigrants qui sont attendus ici ou ailleurs, plus au nord, dans cet inconnu monstrueux qu'est la toundra ou les mines, en Saskatchewan peut-être. Personne n'y prend garde. Ils sont ici chez eux.

Il y a deux Winnipeg, toutes deux filles de mêmes parents. Winnipeg-la-laide et Winnipeg-la-belle. La première prend presque toute la place; la seconde — la belle — est retirée et discrète, élégante, d'une très grande beauté. Riche aussi. D'immenses résidences en belles pierres du Manitoba, des fleurs en abondance, des jardins étendus qui vont jusqu'à la rivière où tous ces heureux peuvent amarrer leurs bateaux de plaisance, longs et luxueux, utiles à la beauté du paysage.

A Winnipeg, on fait du commerce. La ville existe pour cela et il n'y a rien là de répréhensible, au contraire.

Mais de l'autre côté de la rivière, à deux pas ou moins, Saint-Boniface, une petite ville où se retrouvent entre eux presque tous les canadiens-français de la région.

Parce que c'est le pays de la grande Gabrielle Roy, je n'en veux rien dire. Si une petite ville comme celle-là peut en arriver à donner naissance à un écrivain de cette classe, il n'y a pas lieu de désespérer de Dieu.

Lequel n'a jamais tenu l'unité nationale pour essentielle.

— III —

C'est beau les Plainès.

Le soir, le soleil n'en finit pas de se coucher. A regret. La lumière est belle et pure dans cette immensité qui tient plus de la mer que de la terre.

L'espace appartient à celui qui le regarde et veut le posséder. Pour lui-même.

Et le mirage continu. . . Je ne connais pas le désert. Ce doit être comme cela. Une succession de formes à l'horizon qu'on tend à identifier, mais qui se défont et se recomposent.

Je vais écrire une chose un peu ridicule: dans cette soirée et cette nuit des plaines, j'ai compris, dans mon ventre, ce que ça voulait dire un lac argenté et le manteau de la nuit.

Cet espace donne un sens aux clichés les plus usés.

J'aime les Plainès. C'est beau.

— IV —

On a tout dit sur les Rocheuses. Sur cette immensité de rocs et de neiges, sur ces hautes montagnes de bouleaux et de sapins, de cèdres, de cours d'eau. On les traverse lentement, en les contournant, en les retrouvant plus loin, ces dures montagnes, pareilles à elles-mêmes, incessantes et enneigées. Et tout à coup, derrière une forteresse de conifères, un glacier se dresse qui n'en finit pas de se répandre et de se multiplier.

Et tout cela se renouvelle constamment, jusqu'à la lassitude, pendant que le soleil plaque de l'ombre ou des feux sur les flancs et les sommets.

Je regarde ce paysage depuis des heures. Il est beau. Il est bien qu'il soit là. Mais je ne puis faire taire cette voix fragile en moi qui me dit: mais à quoi bon cet espace et ces arbres? Et quelle est la place de l'homme dans tout cela? Et quelle place, depuis Montréal, pour tous ceux qui ont faim et besoin d'un coin de terre?

Et du vertige quand le train frôle les ravins au fond desquels la mort est immédiate . . .

Avec tout l'égoïste plaisir que je tire de ce paysage, je me sens ici «en étrange pays dans mon pays lui-même», pour reprendre un mot d'Aragon.

— V —

Vancouver, c'est une ville qui est à côté, tout près, du cœur de Montréal. Il y a l'appel du Pacifique, la baie somptueuse, l'Orient plus proche que l'Europe.

Aussi un art de vivre. Les hippies s'abritent sous le portique de Birk's. Ca me plaît.

Les feuilles, les fleurs et les fruits s'épanouissent. Cette ville devrait être française. Elle est, en tout cas, fort loin du Canada anglais.

Mais il ne faut pas pâlir au nom de Vancouver.

De Calgary, sur le chemin du retour, je ne veux rien dire. La ville est encore pire que ce que m'en avaient dit mes mauvais compagnons André Payette et André Belleau qui y ont longuement séjourné avant moi. Pour de plus amples informations, prière de s'adresser à eux.

Au terme

Quand l'avion est arrivé à Dorval, je me suis retrouvé chez moi. Dans mon eau. Dans ma civilisation. Dans mon pays.

Je respecte les pays étrangers où j'ai toujours plaisir à me rendre. J'ai connu, de par le monde, beaucoup de villes et de pays qui m'ont apporté quelque chose, qui m'ont fait plus homme. Ainsi en est-il du Canada, je crois.

Mais jamais je ne suis revenu d'aussi loin. La distance est courte entre Montréal et Rio ou Amsterdam ou Stockholm ou Londres ou Santiago. Elle n'est pas courte entre Montréal (Québec) et le Canada.

Je crois, dur comme fer, que ce ne sont pas les hommes politiques qui ont raison. Ceux qui ont raison, ce sont les poètes.

Salut, à ceux qui ont nommé mon pays. Celui-ci.

JEAN-GUY PILON